

Samarie à l'époque israélite

Autor(en): **Nagel, Géo**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **17 (1929)**

Heft 73

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380168>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

SAMARIE A L'ÉPOQUE ISRAËLITE

I. HISTOIRE DE SAMARIE

Lorsque Jéroboam, à la tête des tribus du Nord, se sépara de Juda et de son roi, son premier soin fut de se choisir une capitale. Il s'établit à Sichem qui, bien auparavant, avait été le centre d'un royaume puissant. Ce n'était, sans doute, pas par hasard qu'il agissait de la sorte. Il rétablit en partie les fortifications de la ville pour être à l'abri d'un coup de main, mais il ne devait pas s'y sentir en complète sécurité, car quelques années après, nous le trouvons de l'autre côté du Jourdain à Penuel où, peut-être, il s'est enfui à l'approche des armées de Chechonq. C'est peut-être déjà lui qui établit sa résidence à Tirsa. Cette ville dont l'emplacement n'est pas certain, devait se trouver dans les environs de Sichem, elle avait sans doute une position naturelle plus forte, ce qui la fit choisir en cette période de crise. C'est en tout cas là que nous trouvons Ba'echa qui tua Nadab, fils de Jéroboam et s'empara de son trône. C'est à Tirsa aussi que mourut assassiné Ela fils de Ba'echa alors qu'il festoyait chez l'un de ses officiers. Cette mort ouvrit en Israël une période d'anarchie ; les armées choisirent comme roi Omri leur général, mais pendant quatre ans il dut combattre avant d'être le maître reconnu. Enfin la ville de Tirsa fut prise et détruite. Omri la rebâtit. Mais il en connaissait les points faibles et au bout de quelques années il se transporta ailleurs. « Après avoir régné six ans à Tirsa, il acheta de Schemer la montagne de Samarie pour deux talents d'argent ; il bâtit sur la montagne, et il donna

à la ville qu'il bâtit le nom de Samarie, d'après le nom de Schemer, seigneur de la montagne.» (I Rois xvi, 23-24) L'emplacement était beaucoup plus beau que celui de Tirsa ; Esaïe l'appelle encore

l'orgueilleuse couronne des ivrognes d'Ephraïm
les fleurs fanées de sa parure éclatante,
sur le sommet de la vallée fertile. (xxviii, 3-4)

Aujourd'hui encore cette région est comme un jardin au milieu des pays environnants. La vallée large et arrondie est l'une des plus fertiles du pays d'Ephraïm. Elle est couverte de champs magnifiques et de tous côtés il y a des sources et des ruisseaux. La colline sur laquelle est bâtie la ville s'élève d'une centaine de mètres au-dessus de la plaine, elle est presque complètement isolée. Ce n'est qu'à l'est qu'elle est faiblement reliée aux chaînes voisines. Tout autour les collines la dominant ⁽¹⁾ et lui font comme une vaste couronne qui ne s'ouvre qu'à l'ouest pour laisser s'ouvrir une échappée jusqu'à la mer. Du sommet de la colline on aperçoit au loin la Méditerranée ⁽²⁾ et du haut des terrasses du palais la vue devait être plus splendide encore.

Samarie avait des communications aisées avec les autres parties du pays, là passait la route de Jérusalem à la plaine d'Esdrelon, là aussi la route de la mer à Sichem, et par Sichem on atteignait facilement Beisan. Cette position a pu influencer Omri dans son choix, mais peut-être aussi voulut-il comme David donner une capitale nouvelle à un royaume nouveau, afin de calmer toutes les susceptibilités. Mais ce qui, plus encore, dut le décider, fut la situation même de la colline : son élévation rendait faciles les travaux de défense et, munie de solides murailles, elle devait être presque inexpugnable. Elle le montra bien dans les sièges qu'elle eut à soutenir, et il fallut trois ans aux Assyriens pour s'en rendre maîtres ; pourtant ils avaient la meilleure armée de l'époque, et n'étaient point novices dans l'art de prendre les villes.

Depuis Omri l'histoire de Samarie se confond avec celle du royaume d'Israël. Sous Akhab Samarie fut assiégée, mais sans succès, par Benhadad II roi de Damas ⁽³⁾. Sous Joram, ou plus probablement sous Joakhaz ⁽⁴⁾, elle fut attaquée par Benhadad III ; la ville affamée résistait encore lorsque les Syriens levèrent brusquement le siège, peut-être à l'annonce de l'approche des armées assyriennes. Sous Jéro-

(1) Am. III, 9 ss. — (2) DUSSAUD, *Samarie au temps d'Achab*. Syria (1925), VI, 315. — (3) I Rois xx, 1 ss. — (4) II Rois vi, 24 à vii, 20. Cf. KITTEL, *Gesch. Is.*, (5^e éd.) II, 327.

boam II, c'est la paix et la gloire, suivies bientôt de l'anarchie la plus complète (1). Sous Menahem, Israël commence à payer le tribut à Assour. Sous Pekakh, Tiglathpileser, appelé par les Judéens vient ravager le pays, mais Samarie est épargnée. Hosée, le dernier roi, se révolte contre Salmanasar. Le roi d'Assyrie, vient en Palestine et ravage le pays, Hosée est pris et déporté, mais Samarie résiste encore, et elle soutient un siège en règle trois ans durant. En 722 enfin elle tombe aux mains de Sargon qui la démantèle et la pille.

Les livres des Rois ne nous donnent pas beaucoup de renseignements sur les constructions que les rois d'Israël ont élevées dans Samarie leur capitale. On mentionne à plusieurs reprises leurs tombeaux (2). D'Omri on se borne à nous dire qu'« il bâtit la montagne » (3). Nous savons qu'Akhab y éleva un temple de Ba'al (4), qui fut détruit par Jehu (5). Akhab avait aussi élevé une idole d'Astarté (6) qui subsistait encore du temps de Joakhaz (7) ; la statue devait sans doute se trouver dans un temple ou tout au moins dans une enceinte sacrée. Il y avait peut-être aussi un sanctuaire de Yahveh (8) adoré sous la forme d'un taureau, mais ce n'est pas sûr, et en tout cas ce sanctuaire n'eut jamais l'importance de celui de Jérusalem, ni même de celui de Bethel qui resta le sanctuaire royal par excellence (9).

Les renseignements que nous possédons sur les monuments civils sont plus maigres encore. On nous parle de « la maison d'ivoire » bâtie par Akhab (10), nom peut-être officiel du palais royal dans lequel les incrustations d'ivoire avaient été prodiguées selon la mode du temps. Le palais est encore mentionné lors de la conspiration dont il est le théâtre sous Pekakh (11). D'après un autre passage (12) il semble que le palais devait être adossé directement aux murs de la ville, ce que nous rencontrons aussi dans les villes cananéennes (13).

Çà et là chez les prophètes, chez Amos surtout, nous trouvons des allusions aux constructions dont se parait Samarie : ses palais (14), ses palais d'ivoire (15), les maisons des riches bâties en pierre de taille (16). Ces constructions faisaient l'orgueil de Samarie et de ses habitants (17), mais quand le châtement sera venu, il n'en restera qu'un monceau de

(1) Cf. Os. VIII, 4, VII, 7. — (2) I Rois XVI, 28, XXII, 37 ; II Rois X, 35 ; XIII, 13 ; XIV, 16. — (3) I Rois XVI, 24. — (4) I Rois XVI, 32. — (5) II Rois X, 17 ss., cf. III, 2. — (6) I Rois XVI, 33. — (7) II Rois XIII, 6. — (8) Os. VIII, 5-6. On peut aussi supposer que ce terme de « veau de Samarie » s'applique à l'idole de Bethel. — (9) Am. VII, 13. — (10) I Rois XXII, 39. — (11) II Rois XV, 25. — (12) II Rois VII, 11. — (13) Par exemple à Sichem. Cf. Z. D. P. V., (1926) XLIX, 304. — (14) Am. III, 10, VI, 8 ; Os. VIII, 14. — (15) Am. III, 15. — (16) Am. V, 11 ; VI, 11. — (17) Es. IX, 9.

ruines (1). Dans leurs belles maisons les Samaritains déployaient tout le luxe possible. Ils avaient des appartements pour l'hiver et d'autres pour l'été, l'ivoire devait être prodigué dans la décoration (2), et la richesse du mobilier devait répondre à la splendeur des constructions (3). C'est à peu près tout ce que les livres bibliques nous apprennent sur la Samarie de l'époque israélite.

La ruine de 722 n'arrêta pas complètement son histoire. Après le départ des Assyriens beaucoup d'Israélites restèrent dans la ville démantelée (4) il y eut aussi beaucoup de colons étrangers (5), mais la ville n'eut plus son ancienne grandeur, et quand la communauté samaritaine se constitua, elle se groupa autour de Sichem qui supplanta vite Samarie. Plus tard Alexandre s'en empara et y établit une colonie militaire syro-macédonienne, et dès ce moment la Samarie devient une ville essentiellement hellénique. Elle fut prise et détruite par Ptolémée Lagus en 312 et par Demetrius Poliorcète en 296. Mais elle paraît s'être rapidement relevée car en 107 nous voyons les Juifs sous la conduite des fils de Jean Hirkan I s'en emparer après un siège d'une année et la détruire (6). Quand Pompée vint en Palestine il détacha Samarie du territoire juif (7) et la ville fut restaurée par Gabinius (8). En 30, Auguste la remit à Hérode, c'est là que celui-ci célébra son mariage avec Mariamme, il rebâtit magnifiquement la ville, donna à ses murs un pourtour de 20 stades, y édifia un temple d'Auguste et en l'honneur de son bienfaiteur, en 27 il donna à la ville le nom de Sébaste (9). Après la mort d'Hérode, Samarie fit partie du territoire d'Archelaüs, puis après son bannissement la ville fut administrée par des procurateurs romains, sauf pendant le règne d'Hérode Antipas I (41-44) (10). Mais à ce moment déjà, la ville a perdu une grande partie de son importance au profit de Sichem. Il y eut pourtant un évêque chrétien à Sébaste jusqu'au sixième siècle. Au temps des croisades l'évêché fut restauré pendant quelques temps. Mais la grande ville n'était déjà plus comme aujourd'hui qu'un modeste village qui se blottit au pied de la colline où régnait autrefois l'orgueilleuse cité.

(1) Mi. I, 6. — (2) Am. III, 15. — (3) Am. III, 12; VI, 4. — (4) Cf. Jér. xli, 5. — (5) II Rois xvii, 24; Esd. iv, 10, 17; cf. Neh. iv, 2. — (6) JOSÈPHE, *Ant.* XIII, 10, 2; *Bel. jud.*, I, 2, 7. — (7) Jos., *Ant.*, XIV, 15, 3; *Bel. jud.*, I, 7, 7. — (8) Jos., *Bel. jud.*, I, 8, 4. — (9) Jos., *Ant.*, XV, 8, 5; *Bel. jud.*, I, 21, 2. — (10) Jos., *Ant.*, XVII, 11, 4; XIX, 5, 1; *Bel. jud.*, II, 6, 3; XI, 5.

II. LES FOUILLES.

C'est en 1908 que l'expédition envoyée par l'université Harvard attaqua le site de Samarie. Les fouilles durèrent jusqu'en 1910. On en eut rapidement des comptes rendus sommaires, mais ce n'est qu'en 1924 que parut l'étude détaillée des résultats ⁽¹⁾. Les deux grands volumes de cette splendide publication montrent le soin avec lequel MM. Reisner, Fisher et Lyon ont mené leurs fouilles, et le soin non moins grand qu'ils ont pris pour les mettre à la portée des savants. Des photographies en grand nombre permettent de suivre toutes les étapes des travaux sur tous les points importants.

Les fouilles n'ont pas dégagé toute la surface de la ville ancienne, bien loin de là. Elles ne portèrent que sur la partie la plus élevée du Tell où l'on pouvait s'attendre à trouver les ruines du palais royal, l'emplacement du temple d'Auguste bâti par Hérode, et la porte de la ville en partie visible encore. La surface fouillée n'est pas très grande, mais les fouilles ont été conduites avec toute la méthode et toute la minutie voulues. La tâche n'était pourtant point facile, car la ville subit plusieurs destructions suivies de reconstructions. Sous les maisons romaines ou les somptueuses bâtisses d'Hérode il fallait retrouver les murs des constructions israélites, plus modestes sans doute, mais plus importantes pour l'histoire. Au milieu de ce chaos de ruines il fallait distinguer soigneusement les époques d'après la technique des constructions et d'après les objets trouvés dans la zone. Sur les plans où les diverses époques ont été soigneusement distinguées, la question paraît très simple, mais il suffit de jeter un regard sur le plan d'ensemble des fouilles, ou simplement sur l'une ou l'autre des photographies pour se rendre compte de l'enchevêtrement des constructions successives.

Je me bornerai à parler ici des résultats des fouilles pour la période

(1) G.-A. REISNER, C.-S. FISHER et D.-G. LYON, *Harvard Excavations at Samaria (1908-1910)*. Un volume de texte grand in-4° de xxv et 417 pages, et un atlas de xxii pages, 16 plans et 90 planches. Cambridge (U. S. A.) Harvard University Press, 1924. — Les chapitres qui nous intéressent plus particulièrement ici sont : Part. III *Architectural remains*, cp. I. *Israelite period*. par C.-S. FISCHER, et Part IV, *Archæological Material*. I. *Inscriptions*. A. *Israelite Inscriptions*, par G.-A. REISNER.

israélite, la plus importante sinon la plus riche, et je laisserai complètement de côté tout ce qui est postérieur à la ruine de 722.

Au milieu des villes palestiniennes déjà fouillées, Samarie a une situation à part. Elle est la seule qui ait été fondée à l'époque israélite sur un terrain vierge, les autres Ta'annak, Megiddo, Jericho, Jérusalem ou Gezer n'ont fait que succéder à de très vieilles villes cananéennes. Le livre des Rois nous indiquait déjà que la ville ne fut fondée qu'à l'époque d'Omri ⁽¹⁾. Il n'est pas inutile de signaler qu'aucun fragment de poterie antérieur à cette époque n'y a été trouvé, ce qui est une précieuse confirmation de l'exactitude de la classification au moyen de la céramique.

Le fait que Samarie a été bâtie sur un sol vierge a encore une autre importance pour nous. Pour bâtir on creusa jusqu'au roc de manière à encastrier solidement les fondations dans le rocher même. Grâce à ce fait, dans bien des endroits où toutes les pierres des murs ont été enlevées pour les faire servir à d'autres constructions, on peut encore suivre le plan primitif grâce à ces fondations marquées dans le rocher. Et plus souvent que nous ne le désirerions nous en sommes réduits à cela. Il ne faut pas se représenter ces restes de palais israélites comme quelque chose de grandiose. Sur le terrain ou sur les photographies c'est à peine si l'on aperçoit un mur enseveli sous les constructions plus modernes qui ont été conservées. Pour pouvoir s'y retrouver, il faut avoir recours au plan particulier de la période israélite. Quand les murs ont été retrouvés in situ, il n'en reste le plus souvent qu'une, deux, parfois trois assises, sur un seul point du palais il y en a sept. C'est à l'imagination de rehausser ces murs et de reconstituer ces constructions qui firent l'admiration des contemporains. La surface dégagée ne comprend même pas toute l'aire du palais, seule la partie ouest a été mise au jour, et qui sait ce qui se trouve de l'autre côté?

Avant d'entrer dans le détail des fouilles, quelques mots sur la chronologie ne seront pas inutiles. Les bâtiments des époques romaine, hérodienne, hellénistique et assyrienne se distinguent facilement tant par la technique bien différente de chacune que par les menus objets trouvés dans chaque couche, qui viennent confirmer l'exactitude des attributions à telle ou telle période. Ces constructions postérieures se distinguent aussi très nettement de celles de l'époque israélite. Parmi les bâtiments israélites on distingue assez facilement trois époques

(1) I Rois xvi, 24.

de constructions, là les couches sont plus juxtaposées que superposées. Un seul coup d'œil sur le plan permettrait déjà de distinguer ces différents stades, et l'étude minutieuse des constructions et de leur technique vient confirmer cette impression et nous oblige à distinguer trois périodes dans la construction du palais. Sauf pour un point les résultats archéologiques ne nous permettent pas d'être plus affirmatifs et d'attribuer tel mur à tel roi plutôt qu'à tel autre. Cependant ce que nous savons de l'histoire de Samarie nous permet d'être plus catégoriques. Parmi les treize rois qui depuis Omri régnèrent sur Samarie, plus de la moitié eurent des règnes trop éphémères pour pouvoir songer à élever des constructions de quelque importance. La partie la plus ancienne doit remonter tout naturellement à Omri le fondateur de la ville. Avec une certitude plus grande encore nous pouvons attribuer à Akhab la grande extension donnée au palais. Non seulement nous savons par le livre des Rois qu'il fut un grand constructeur mais dans cette partie du palais on a trouvé un vase portant le cartouche d'Osorkon II (879-851) le contemporain d'Akhab (876-855).

Pour la dernière période il est plus difficile de se prononcer. On peut hésiter entre plusieurs des successeurs d'Akhab dont les règnes ont eu quelque importance. Notre documentation actuelle ne nous permet pas d'être très affirmatifs. En l'absence de tout élément décisif, il me paraît plus simple d'attribuer ces constructions à Jéroboam II, comme le font les savants américains. C'est l'époque la plus probable.

1. *Le Palais d'Omri.*

Le bâtiment. — Nous n'en possédons que la partie ouest ; à l'est le terrain n'a pas encore été dégagé et réserve peut-être des surprises. Ce que nous avons se compose d'un seul groupe de constructions. Au nord en A, nous avons une cour de 17 m. × 9 m. ; au nord de cette cour on n'a trouvé aucune trace d'autres bâtiments. Sous la cour il y a une chambre creusée dans le rocher (4,5 m. × 5,9 m.), de là un couloir menait à l'extérieur, à l'époque d'Akhab il débouche dans une chambre. On ne sait rien de sa destination. La partie centrale du palais d'Omri se groupe autour d'une seconde cour (B) qui a 8,4 m. × 9,25 m. Elle est reliée à la première par un couloir, de l'autre côté s'ouvre un autre corridor qui conduit dans d'autres pièces qui sont peut-être les restes de l'aile sud du palais. Autour de la cour B, se

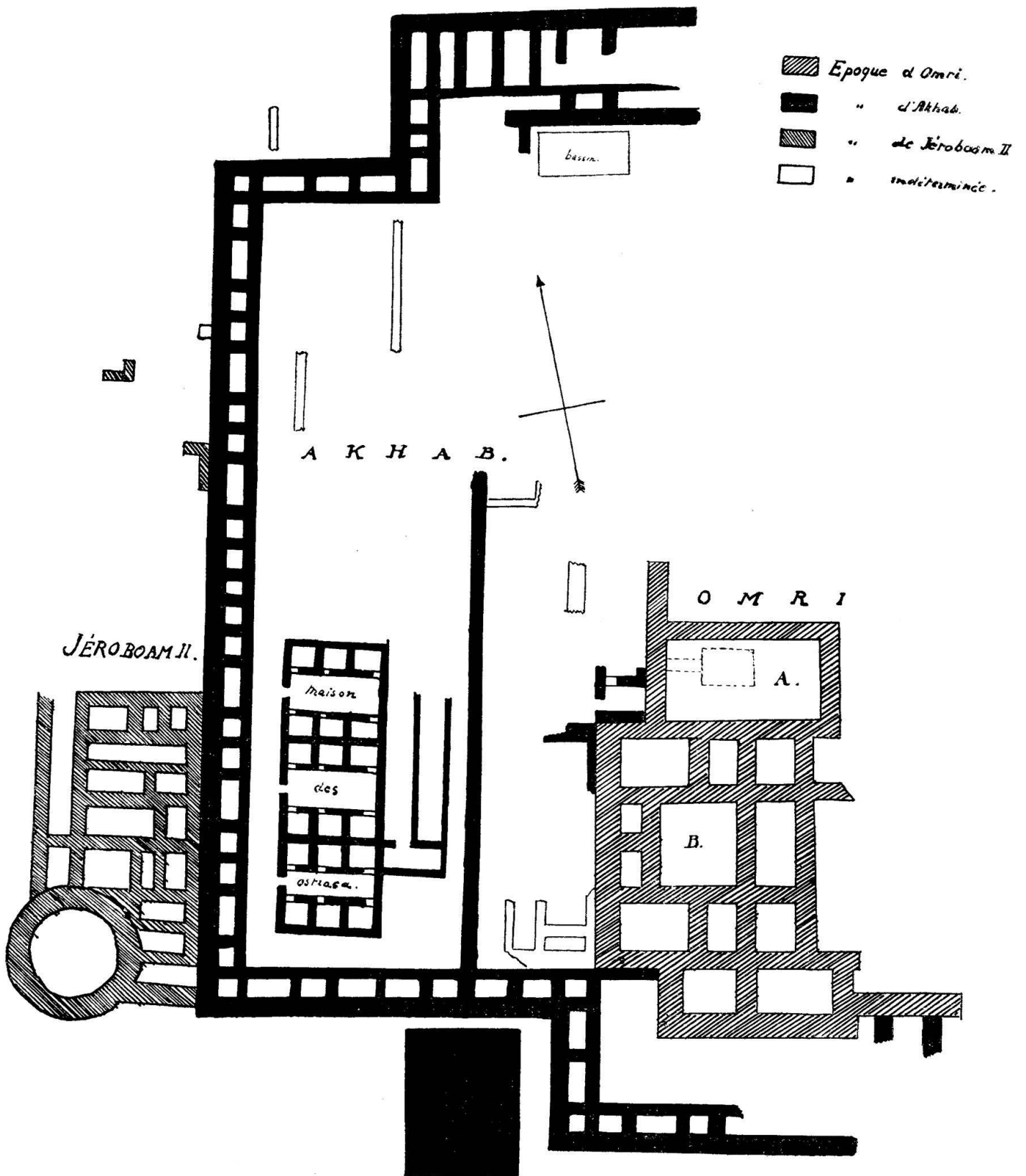
groupent 8 pièces grandes et petites. A l'ouest il devait y avoir d'autres constructions se rattachant au palais, car dans la partie nord de la maison des ostraca on a trouvé des restes de murs qui paraissent bien dater de cette époque.

Il est regrettable que nous ne sachions rien de la partie est, encore sous terre, car avec ce que nous voyons, il nous est impossible de nous faire une idée d'ensemble des constructions. Y avait-il comme dans les palais assyriens une vaste cour centrale autour de laquelle les divers appartements, munis chacun de leur courette, se rangeaient en groupes plus ou moins symétriques? Ou bien est-ce que toute la construction était ramassée autour de quelques petites cours qui n'étaient là que pour donner un peu de jour et d'air? Seules des fouilles subséquentes pourront nous le dire.

La construction. — Ces bâtiments n'ont pas été très bien conservés, et en bien des endroits il ne nous reste comme témoins des murs que les petits fossés creusés dans le roc pour les fondations. La pierre employée dans les constructions est le calcaire de l'endroit, d'un blanc un peu jaunâtre. Il n'y avait pas une grande carrière d'où l'on a extrait toute la pierre nécessaire, mais on l'a prise en divers endroits selon les besoins et les commodités. Quelques-unes de ces petites carrières ont été retrouvées et permettent de suivre le procédé par lequel les carriers extrayaient leurs blocs. Ils commençaient par les isoler en creusant tout autour une sorte de rigole, juste assez large pour permettre le travail. Puis, le bloc une fois isolé de tous les côtés, on le détachait peut-être au moyen de coins de bois.

Les fondations sont établies à même le roc. Quand la couche superficielle était trop tendre on creusait jusqu'à ce que l'on trouvât une roche solide. Ainsi dans la cour A, on a dû creuser jusqu'à une profondeur de 1,40 m. Lorsque le rocher est à peu près plat, on se borne à creuser une sorte de canal d'environ 30 cm. de profond, dans lequel viennent se poser les pierres de la première assise. Quand le rocher est en pente on creuse une sorte d'escalier dont les marches ont la hauteur d'une assise de pierres.

Les murs ont en moyenne 2 m. d'épaisseur; généralement cette largeur est obtenue par deux blocs mis bout à bout, mais ils n'ont aucune régularité. Plusieurs blocs portent des traits ou même des dessins faits par les carriers. La partie extérieure du mur est aplanie.



2. Le Palais d'Akhab.

Les bâtiments. — Les constructions attribuées au règne d'Akhab couvrent à peu près toute la surface fouillée. Le palais d'Omri qui reste comme le noyau central, est maintenant entouré d'autres constructions et de vastes cours. A une dizaine de mètres à l'ouest du palais un mur transversal divise les nouveaux bâtiments en deux. Dans la partie est nous avons tout naturellement le palais proprement dit, et dans la partie ouest se trouvaient probablement les communs ou les locaux de l'administration.

Du palais adossé à celui d'Omri il ne reste que quelques fragments de pavements et des pans de murs. Il n'y a que deux petites pièces qui soient relativement bien conservées, dans le retrait de l'ancien palais. Dans la chambre nord débouchait le couloir de la cave dont nous avons déjà parlé. De là aussi une porte conduisait dans la chambre sud, mais un peu plus tard cette porte fut soigneusement murée. Et du côté de l'autre pièce c'est à peine si on peut se douter qu'il y avait une porte. Cette chambre sud a 2,90 m. \times 3,20 m. Les murs sont appuyés directement aux murs d'Omri. Le niveau de ces pièces est à peu près le même que celui du palais d'Omri, bien que le sol soit un peu plus bas. Seule une pièce un peu plus au sud dont il ne reste que le pavement avait un niveau d'environ 3 m. plus bas que le reste, elle servait peut-être de citerne ou de cave. Dans le mur ouest de la chambre sud s'ouvrait une porte de 1,38 m. de large. Comme en cet endroit la superstructure a été conservée sur une hauteur de trois assises, nous pouvons nous rendre compte de quelques particularités de disposition. Le seuil devait être fait d'une dalle de pierre plus dure ou plus belle ou bien d'une planche qui venait s'encastrer sous les montants de la porte dans une rainure qui a subsisté. Plus au sud il y a encore quelques pans de murs qui appartiennent au règne d'Akhab mais tout est trop fragmentaire pour que nous puissions en tirer la moindre des choses comme essai de reconstitution.

En regardant le plan ce qui frappe dès l'abord dans les constructions d'Akhab c'est le grand mur d'enceinte qui limite une vaste esplanade. A l'ouest il a 95 m. de long, au nord et au sud se trouvent des avances ou des ailes. Ce mur est double, autour de l'angle sud-ouest il est en partie conservé, mais dans la partie nord les constructions romaines ont tout fait disparaître. La muraille extérieure est épaisse

de 2 m., l'intérieur de 1 m., ils sont reliés entre eux par des murs de refend, créant ainsi tout le long du mur une série de petites chambres toutes larges de 2,40 m., les unes carrées et les autres deux fois plus longues que larges. Dans la partie sud du mur ouest nous trouvons la disposition régulière d'une grande pièce alternant avec deux petites. En reconstituant la même disposition à partir de l'angle nord, M. Fisher signale qu'au centre il restait juste la place pour une porte, ou une poterne qui serait assez naturelle dans cette aile du palais. Il est bien difficile de se rendre compte de ce que devait être la superstructure de ces murs, ils limitaient la vaste esplanade de palais qui est à environ sept mètres au-dessus du niveau du rocher à l'extérieur du palais. Le mur était doublé, sans doute pour lui donner plus de solidité. Mais qu'y avait-il au niveau de l'esplanade? Un grand mur orné d'une colonnade? Il paraît plus probable de supposer que les substructures se continuaient et que nous avions tout autour de la cour une lignée de chambrettes qui servaient peut-être d'entrepôt.

Au nord les deux murs d'enceinte s'écartaient de 6 à 7 mètres, et là certainement nous devions avoir des pièces ouvrant sur une cour au milieu de laquelle on a creusé un grand bassin cimenté de 5,2 m. de large et 10,2 m. de long (1). Le fond n'est pas horizontal, mais la partie est est de 60 cm. plus basse que la partie ouest. Nous avons peut-être là les écuries du palais. Et dans ce cas le bassin devait servir à abreuver les chevaux et à laver les chars (2).

Un peu plus tard dans la partie ouest de l'esplanade on décida d'élever de nouvelles constructions, rendues peut-être nécessaires par les besoins de l'administration. Ce bâtiment, appelé « maison des ostraca » en raison de la trouvaille si importante qui y fut faite, n'est pas appuyé aux murs ; de tous les côtés il y a un passage libre. L'ensemble forme un rectangle de 31,8 m. × 18,3 m., nettement divisé en deux parties : à l'ouest il y a 3 groupes de 6 pièces. Dans chaque groupe les pièces sont installées par trois de chaque côté d'un corridor central. Toutes ces petites pièces devaient être carrées et avoir de 2,50 m. à 3 m. de côté. Ce sont probablement des logements pour les intendants

(1) Plus tard on l'a restauré et réduit à 4,6 m. sur 6,3 m. — (2) M. DUSSAUD (Syria, VI, 324) voudrait voir dans ce bassin, l'étang dans lequel on lava le char d'Akhab après la mort du roi. L'hypothèse est ingénieuse, mais elle ne me paraît pas fondée. Dans ce passage (I Rois xxii, 38) l'« étang de Samarie » dont on parle devait bien plutôt être un vaste étang public en dehors du palais probablement même en dehors de la ville, dans la plaine où l'eau était plus abondante. On aurait peine à comprendre dans le palais la présence des chiens et des prostituées.

royaux. La partie est du bâtiment est formée de deux longs corridors, terminés par une pièce transversale. Plus tard on divisa ces corridors en un certain nombre de chambres. Et ces murs de reconstructions sont nettement reconnaissables en ce que leurs fondations ne sont pas poussées jusqu'au roc. C'est dans cette partie que l'on a trouvé les ostraca, et il est permis de supposer que nous avons là des magasins où l'on déposait les provisions pour le palais. Si dans la superstructure du mur d'enceinte de l'esplanade nous avions des chambrettes et pas une colonnade elles doivent avoir servi au même usage.

Parmi les constructions d'Akhab, il ne nous reste plus à voir que la grosse tour élevée dans le retrait du mur sud de l'enceinte. Elle a 16 m. de long et 12,3 m. de large ; elle est complètement séparée du mur de l'esplanade par un passage large au nord de 1,10 m. et à l'est de 3,55 m. à regarder le plan la première supposition qui vient à l'esprit est que nous avons là une entrée du palais protégée et commandée par cette tour. Comme toutes les superstructures sont détruites, nous ne pouvons que supposer la disposition probable. M. Dussaud a souligné très justement la caractéristique de cette construction dans laquelle la tour bouche en quelque sorte la porte qu'elle doit protéger, obligeant l'ennemi à se glisser entre deux murs dans un passage facilement défendable. Nous en reparlerons à propos de la porte de la ville (1).

La construction. — La pierre employée est le même calcaire du pays que dans les constructions d'Omri, et l'on continue aussi à creuser le rocher pour établir les fondations. Plutôt que de relever tous les détails intéressants de construction, il vaut mieux, me semble-t-il, voir avec un peu plus de précision l'angle sud-ouest du grand mur d'enceinte qui est le point où il a été le mieux conservé.

On a creusé une simple petite tranchée pour recevoir la première assise dont les blocs de 29 cm. à 45 cm. de large et de 60 cm. à 90 cm. de long sont tous placés avec leur petit côté à l'extérieur. Pour la deuxième assise le rocher est de nouveau aplani de même que pour la

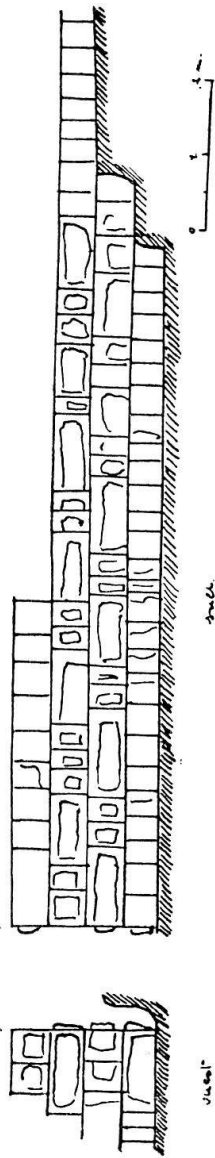
(1) M. DUSSAUD (Syria, VI, 322 ss.) veut voir dans cette tour l'*armon* du palais royal dont il est parlé I Rois xvi, 18 à Tirsa, et II Rois xv, 25 à Samarie. C'est vouloir, me semble-t-il, donner un sens trop précis à ce mot dont il indique très justement le développement sémantique. Il signifie d'abord forteresse (cf. Es. xxiii, 13, xxv, 2, xxxiv, 13), mais il finit par avoir simplement le sens de palais. Il vaudrait peut-être mieux le traduire par château qui est susceptible de ces deux acceptions. L'*«armon de la maison du roi»* désignerait plutôt la partie centrale du palais qu'une simple tour qui doit en protéger l'entrée.

troisième où le mur atteint sa pleine largeur. Dans les assises supérieures les blocs de 94 cm. à 114 cm. de long alternent avec ceux de 23 à 33 cm. de large. A un bloc posé dans le sens de la longueur succèdent deux parfois trois posés dans l'autre sens. Le rocher n'étant pas parfaitement horizontal, quand la troisième assise en vient à se reposer directement sur le roc, nous retrouvons le même système que dans la première assise, tous les blocs ont leur petit côté à l'extérieur. Les assises ont en gros 50 cm. de haut. Elles ne sont pas parfaitement horizontales : sur une longueur d'une vingtaine de mètres on constate une différence de niveau de 20 cm.

Les fines remarques de M. Fisher, qui a examiné de très près ces pauvres restes de murs, permettent de suivre même la méthode employée dans la construction de ce mur. On commençait le travail par l'angle qui était construit avec un soin tout particulier. Les blocs à peine dégrossis à la carrière arrivaient sur le chantier sous une forme grossièrement rectangulaire. Une fois la première pierre mise en place, on amène la suivante que l'on taille de manière à ce qu'elle vienne s'adapter exactement à côté de la première. Cette taille est marquée sur la pierre au moyen d'une ligne rouge dont quelques traces ont subsisté çà et là. Cette taille n'est un peu soignée que dans la partie voisine de l'extérieur. Quand toute une assise était posée on égalisait la partie supérieure avant de commencer une nouvelle assise. Très souvent les blocs présentent un bossage plus ou moins régulier ; il n'a aucun but décoratif, mais on emploie ce procédé pour faciliter la taille et la pose des blocs avec le moins de peine possible. C'est la même raison qui fait qu'on ne s'occupe sérieusement que de la face apparente tandis qu'à l'intérieur du mur toutes les irrégularités subsistent et qu'on se borne à y remplir les vides au moyen de pierres plus petites. Ce mode de faire et ce bossage se rencontrent très fréquemment jusqu'à nos jours en Palestine et en Syrie.

Dans les quelques murs qui subsistent dans les chambres adossées au palais d'Omri, nous trouvons le même mode de construction, exécuté peut-être avec un peu plus de soins. La face extérieure des murs est soigneusement polie, mais à l'intérieur les pierres restent grossièrement taillées. Il est possible qu'une bonne partie des pièces aient été dallées, nous n'en avons de traces certaines que dans une pièce.

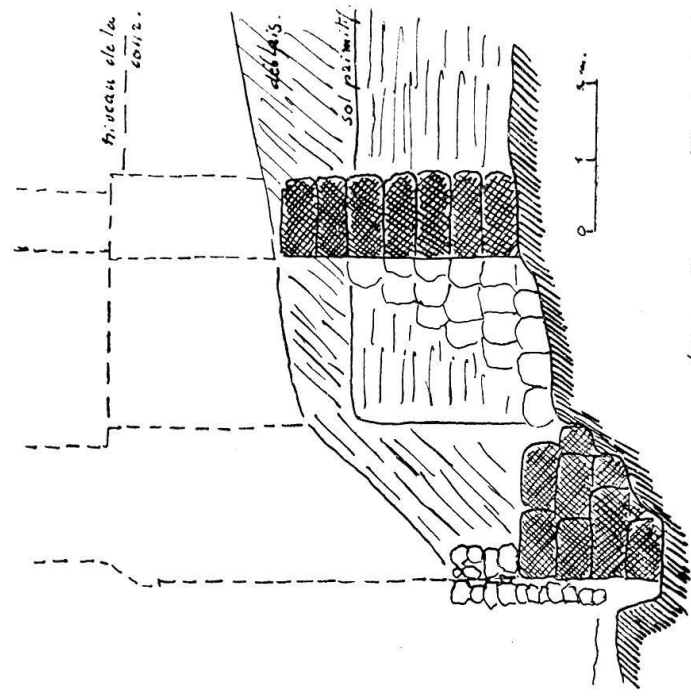
Pour établir le bassin au nord, on a commencé par creuser le roc, et l'on a recouvert le fond d'un pavage de pierre. Les côtés sont formés de pierres grossièrement taillées, sans retouches sur place. Les



ouest

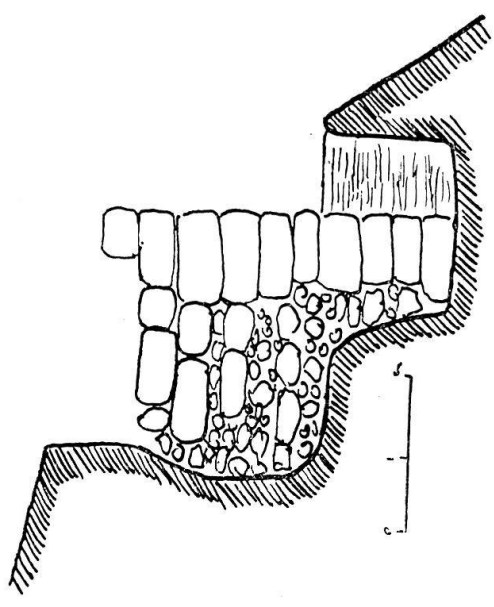
est

Detail des murs à l'ouest et à l'est du mur d'enceinte
 (Dajani Memo. Soc. fig. 26)



Corps du mur d'enceinte sud.

[Dajani Memo. Soc. fig. 85.]



Corps du mur d'enceinte à la ville
 (Dajani Memo. Soc. fig. 48.)

pierres d'angle sont posées en diagonale mais sans avoir reçu une forme particulière. Ce négligé dans la construction s'explique par le fait que le tout était noyé dans le ciment ; les pierres étant cachées, peu importait qu'elles fussent soigneusement taillées ou à peine dégrossies. J'ai déjà indiqué que le fond du bassin n'est pas horizontal.

Il faut encore signaler dans le palais des traces de canalisations qui ont pu servir de canaux d'égout ou de drainage, mais il y a trop peu de chose pour que nous puissions faire autre chose que de les mentionner en passant.

3. *Le Palais de Jéroboam II.*

Sous Jéroboam II le palais s'agrandit encore à l'ouest. Près de l'angle sud ouest de l'esplanade d'Akhab, nous trouvons tout un ensemble de constructions ; ce qui frappe au premier coup d'œil, c'est la grosse tour circulaire de 14,7 m. de diamètre, avec des murs de 2,35 m. d'épaisseur. Les pierres sont placées sur deux rangs selon les rayons du cercle. A l'intérieur se trouve un rang de pierres transversales qui sont alors polies.

Au nord de cette tour s'étendent quelques constructions qui s'appuient à l'esplanade d'Akhab. Nous y distinguons des couloirs et des chambres, mais il est à peu près impossible d'indiquer ni la disposition, ni la destination, il reste trop peu de choses. Plus au nord encore, on a trouvé quelques maigres fragments de murs datant de cette époque. Mais toute cette partie du terrain a été complètement bouleversée par les constructions de l'époque grecque.

4. *Le mur d'enceinte et la porte de la ville.*

Samarie était naturellement entourée de puissantes murailles qui contribuaient à la rendre imprenable. Les savants américains n'ayant porté leurs fouilles que sur les points principaux de la colline, nous n'avons pas le tracé d'ensemble de ce mur, mais il a été retrouvé au sud du palais. Dans les environs de la porte de la ville qui a été fouillée avec soin, il ne reste presque rien comme mur d'époque israélite.

Au sud nous n'avons guère que les fondations du mur, et cela encore sur un petit espace seulement. Mais ce peu est bien intéressant et il nous permet de voir tout le parti que les architectes israélites savaient tirer du terrain. Le rocher a été creusé de manière à enchâsser soli-

dement le pied du mur. Cette disposition permet d'utiliser le rocher assez abrupt comme glacis sans avoir recours aux puissantes constructions de briques ou de pierres que l'on trouve dans d'autres villes (1). Les six premières assises forment simplement un revêtement, tandis que l'intérieur est rempli de pierres plus irrégulières. A partir de la septième assise, les blocs taillés occupent toute la largeur du mur. L'espace compris entre le pied du mur et le rocher est bourré d'éclats de pierre qui forment un revêtement très solide.

A l'ouest de la colline, les voyageurs du siècle passé signalaient déjà deux grosses tours qui protégeaient la porte de la ville (2). Les américains ont complètement dégagé ce coin de la colline, et l'entrée de la ville a repris une certaine grandeur. Les deux tours rondes actuellement visibles sont de l'époque romaine et elles ont remplacé deux tours d'époque grecque, mais qui étaient rectangulaires. Dans la tour nord on retrouve nettement les traces d'une tour plus ancienne encore, rectangulaire aussi, mais plus grande. Il n'en reste que les traces des fondations. Pour M. Fisher il y avait primitivement deux tours de cette sorte à l'époque israélite, mais M. Dussaud a fait très justement remarquer qu'il ne semble pas qu'il y ait la place suffisante pour une seconde tour aussi vaste, et que, coïncidence pour le moins curieuse, cette tour a à peu près les dimensions de celle que nous avons déjà signalée dans le palais d'Akhab. Il en conclut avec une grande vraisemblance qu'il ne devait y avoir primitivement qu'une seule tour qui bouchait la porte pour mieux la protéger. L'entrée en était ainsi rendue presque impossible aux ennemis, et l'on comprend mieux un épisode comme celui de II Rois, VII, 17, ss. où l'on voit un officier qui meurt écrasé par la foule qui se presse à la porte pour sortir. Cette disposition à une seule tour, tout comme du reste celle à deux tours, se rencontre à diverses époques dans l'architecture syrienne ; il est bon de constater qu'elle est d'une époque ancienne (3).

C'est sur la place qui précédait cette porte que se tint le fameux

(1) Cf. le glacis de la forteresse occidentale à Ta'annak, VINCENT, *Canaan*, p. 54, fig. 28. — (2) M. DUSSAUD affirme (*Syria*, VI, 325) que d'après l'Ancien Testament il n'y avait qu'une seule porte à Samarie. C'est, me semble-t-il, un peu trop presser les maigres données que nous avons. Il serait plus prudent d'attendre que tout ait été fouillé pour l'affirmer si catégoriquement. — (3) Parmi les rapprochements que fait M. DUSSAUD (*Syria*, VI, 326) il vaudrait mieux ne pas faire état de Jug. IX, 46 ss. Le terme employé là s'applique dans un autre passage certainement à une caverne, et c'est aussi le sens que les commentateurs des Juges lui donnent le plus généralement. Cf. BURNEY, *Judges*, p. 286.

fond de la coupe.

y w6 . x q w o a . x w g
 6 g y . y z a f j y z z q
 y w z
 11 . 0 w z c f . 0 1 9
 1 1 w g p f z c
 4 2 6 f . x 6 0 f
 1 2 0 a z
 fond de la coupe.

1.

1 4 1 q w o a . x w g
 6 g y . y z a f j y z z q
 1 2 0 a z

16.

w o a . x w g
 1 2 0 a z
 6 g y . y z a f j y z z q
 1 1 . 0 w z c f . 0 1 9
 1 1 w g p f z c
 4 2 6 f . x 6 0 f
 1 2 0 a z

2.

4 04/2000
 a Samarcande.
 (Grandes notiville.
) Supri Oas. Sa.
 p. 339. 240 J.

. 9 C A y 7 1 . x w g
 . y 6 y a f . f w x c
 . x q z a y . i z c a

23.

conseil de guerre dans lequel Akhab et Josaphat consultèrent les prophètes avant de partir en campagne contre les Syriens.

La date de construction des murs ne peut pas être établie avec une pleine certitude. Il est certain qu'Omri dut tout de suite protéger sa ville par un rempart, mais les restes trouvés s'apparenteraient plutôt aux constructions d'Akhab.

III. LES OSTRACA.

Les bâtiments de l'époque israélite trouvés à Samarie sont parmi les plus importants que l'on ait trouvés en Palestine, et ce ne sont pourtant que des ruines informes que seule la persévérance et la perspicacité des savants américains nous ont rendues sous une forme compréhensible. Mais ces fouilles ont eu un résultat plus important encore en nous donnant des textes israélites datant de l'époque d'Akhab qui nous fournissent des renseignements épigraphiques, géographiques et économiques du plus haut intérêt.

Ils ont été trouvés dans la maison des ostraca à laquelle ils ont donné leur nom. C'est dans la partie est de cet édifice et dans la couche de débris la plus profonde qu'ils se trouvaient. Il est tout naturel de les attribuer à la période contemporaine de la construction, le règne d'Akhab, et cette date est confirmée le plus heureusement possible par le fragment de vase trouvé avec les ostraca et qui porte le nom d'Osorkon II, contemporain d'Akhab.

Ces ostraca sont des fragments de différentes sortes de vases, employés pour relever des notes ayant un caractère provisoire. La manière dont ils sont écrits montre avec toute l'évidence voulue qu'ils n'ont été écrits qu'à l'état de tessons et pas lorsque les vases étaient encore entiers. Ce sont des pièces de comptabilité des intendants royaux, et ils mentionnent des envois d'huile et de vin faits par différentes localités. 63 ont pu être déchiffrés, mais tous ne sont pas intacts. 40 à 50 autres trouvés au même endroit ont peut-être été écrits, mais il est impossible d'y rien découvrir, toute trace a été effacée par le temps.

Le détail des formules employées varie beaucoup. En voici quelques exemples :

N ^o 16.	בשת העשרה בוס ק לגדיו נבל שמן רחץ	En l'an 10. (Envoi fait) par (la ville de) Saq à Gaddiyaou : une jarre d'huile fine.
--------------------	---	---

N° 23.	בשת vx מחלק לאשא אחמלק הלץ מחצרת	En l'an 15 (Envoi) de (la ville de) Kheleq à Asa, fils de Akhimelek. Kheles de (la ville de) Khaserot.
--------	--	--

Deux des ostraca sont un peu plus longs :

N° 1.	בשת העשרת לשמו ריו מבארים נבל [ין] ישן רגע אלישע עצא ק ... בש אלבא בעלא אליש[ע] ידיו [1]	En l'an 10. (Envoi fait) à Che- maryaou par (la ville de) Be'eryam. Jarres de vin vieux : Rage' (fils de) Elichai' 2. 'Uzza 1. Eliba 1. Ba'al (fils de) Elichai'. (1). Yeda'yaou (1).
N° 2.	בשת העש רת לגדיו מואצה אבבעל אחצ שבע מרבעל	En l'an 10 (envoi fait) à Gad- diyaou par (la ville de) Azah : Abiba'al. 2. Akhaz . 2. Cheba' . 1. Meriba'al 1.

1. Les renseignements épigraphiques.

Je ne puis pas ici entrer dans le détail d'une étude approfondie sur la forme de chaque lettre dans les ostraca et dans les autres inscriptions connues, israélites ou phéniciennes. Cette étude a du reste été faite, entre autres par M. Dussaud, et je me borne à y renvoyer (1). Après avoir signalé que l'écriture des ostraca tracée au calame peut se comparer à celle des inscriptions lapidaires dans lesquelles le ciseau ne fait que suivre les traits du calame (2), il constate que l'écriture des ostraca, quoique plus ancienne que celle de l'inscription de Mesa, présente une forme plus évoluée, et qu'elle est le prototype assez exact de celle de l'inscription de Siloé. Il en conclut (3) : « 1. que l'écriture a évolué en Israël de meilleure heure qu'en Phénicie et souvent dans une direction différente ; 2. que les caractères de la stèle de Mesa n'ont pas été empruntés à l'écriture israélite, comme la proximité des

(1) Syria, VI, 327 ss. et fig. 5. — (2) M. ALBRIGHT pense au contraire que l'écriture cursive d'une époque devient l'écriture lapidaire de la suivante (J. P. O. S., VI (1926) p. 90) mais les conclusions de M. Dussaud me paraissent mieux correspondre aux maigres données que nous possédons. — (3) Syria, VI, 332.

pays le laissait supposer, mais à l'écriture phénicienne proprement dite.»

Cette indépendance des Israélites à l'égard de leurs voisins phéniciens nous permet de supposer en Israël un usage très fréquent de l'écriture et cela bien avant la période d'Akhab pour laquelle nous avons des témoignages patents de son évolution. Si nous n'avons pas plus de traces de cette écriture c'est que dans la majorité des cas on devait écrire sur papyrus (1). Pour les usages de la vie ordinaire on devait beaucoup utiliser les ostraca, bien que l'Ancien Testament ne les mentionne pas dans cet emploi. Mais les trouvailles de Samarie nous montrent que nous ne devons pas trop presser le silence de la Bible (2). On peut espérer que d'autres fouilles en Palestine nous apporteront d'autres ostraca peut-être plus intéressants encore que ceux de Samarie. Tout ce qui était écrit sur papyrus est perdu à tout jamais, et c'est bien dommage car nous n'avons que bien peu d'espoir de retrouver les moindres textes littéraires ou les moindres pièces d'archives d'Etat. Les inscriptions lapidaires qui auraient pu parvenir jusqu'à nous sont malheureusement très rares, car même pour les grandes inscriptions on préférait un procédé plus expéditif et moins coûteux : on enduisait la pierre d'une couche de chaux sur laquelle on pouvait écrire à l'encre (3).

Le témoignage des ostraca nous permet de plus d'affirmer qu'à l'époque des rois, Israël, s'était, pour l'écriture, complètement dégagée de la tutelle mésopotamienne. L'écriture cunéiforme qui régnait en maître quelques siècles auparavant et dont les tablettes de Tell el Amarna sont le témoignage a fait place à une écriture plus simple et plus pratique et c'est sans aucun doute dans cette écriture qu'ont été écrits les premiers fragments d'annales nationales.

Les noms de nombres. — Sur les 63 ostraca que nous avons il y en a 13 qui ont perdu toute indication de date, quelques-uns n'en ont peut-être jamais porté. Les 50 autres se rapportent à quatre années différentes.

9 sont de l'an 9. La date y est toujours indiquée sous la forme *בשנת התשעת*. 14 sont de l'an 10 et ils ont tous la forme *בשנת העשרת*. Jusque-là rien d'extraordinaire. La Bible et l'inscription de Siloé

(1) Cf. Jér. xxxvi, 2 et 18. — (2) En 1924 on a aussi trouvé à Jérusalem un ostracon du VII^e siècle portant une liste de noms. Cf. ALBRIGHT dans J. P. O. S., (1926) VI, 88 ss. — (3) Deut. xxvii, 2, 3.

(1. 5) ⁽¹⁾ nous montraient que c'était là la manière dont en Palestine on indiquait les chiffres.

Pour les autres dates la question se complique par suite des divergences d'opinions. Nous avons cette fois des chiffres et non plus des nombres écrits en toutes lettres, et ce n'est pas là l'un des moindres intérêts des ostraca de Samarie. De l'an 15 nous avons 26 ostraca ; 18 ont la forme $\text{vx } \text{בשה}$, 7 ont $\text{vx } \text{ה בשה}$ et un seul porte $\text{vx } \text{ב}$, cette dernière forme est certainement aberrante ⁽²⁾. Pour M. Reisner nous avons là le chiffre 15, M. Dussaud, sans expliquer ses raisons préfère lire 11, comme l'avait fait auparavant M. Lyon ⁽³⁾. La question mérite quelques remarques.

Jusqu'à présent le seul système de numérotation que nous connaissons chez les Juifs employait les lettres de l'alphabet, mais ce système n'est pas très ancien, on le trouve pour la première fois sur les monnaies macchabéennes ⁽⁴⁾. C'est aussi après l'époque des Ptolémées que les lettres commencèrent à servir à cet usage dans le domaine grec ⁽⁵⁾.

Chez les Phéniciens nous trouvons un système de numérotation plus ancien : de 1 à 9 les chiffres sont représentés par des traits verticaux, 10 par un trait horizontal ou plus ou moins incurvé et rappelant parfois le $\cap = 10$ des Egyptiens ⁽⁶⁾. 20 a généralement un signe spécial qui n'est que la ligature de deux signes 10. Chez les araméens nous trouvons un système analogue, la seule différence est que nous trouvons un signe spécial pour 5, indépendamment des 5 traits que l'on rencontre aussi. Ce chiffre spécial est aussi employé pour les nombres de 6 à 9. Chez les Palmyréniens et les Nabatéens nous trouvons le même emploi du 5 ⁽⁷⁾ nous le trouvons aussi dans l'ancien système de numérotation des syriaques ⁽⁸⁾. Cette présence d'un chiffre spécial pour 5 dans une partie des écritures sémitiques nous permet de ne pas repousser a priori l'hypothèse que nous l'avons aussi dans les ostraca de Samarie.

⁽¹⁾ Il en est de même dans la stèle de Mesa. Cf. 1. 1. 8. 16. 20. 28. — ⁽²⁾ D'après une note de M. REISNER dans la transcription des ostraca, il semble que l'on a d'abord écrit בשה en omettant le nom de nombre. On l'introduisit après en effaçant הש dont quelques traces subsistent. — ⁽³⁾ Harvard Theological Review, (1911) IV, 138. — ⁽⁴⁾ BENZINGER, *Hebr. Arch.*, p. 203, fig. 104. — ⁽⁵⁾ Cf. RIEHM, *Handwörterbuch*, p. 1805. — ⁽⁶⁾ LIDZBARSKI, *Handbuch*, I, 198, ne considère pas ce rapprochement comme très vraisemblable. — ⁽⁷⁾ LIDZBARSKI, *Handbuch*, II, Atlas, pl. XLVI. — ⁽⁸⁾ Cf. RÆDIGER, *Z. D. M. G.*, XVI, 578. Ces chiffres ne nous sont connus que par quelques manuscrits du VI^e et du VII^e siècles, entre autres par le MS. 14 581 du British Museum, mais ce système doit remonter certainement à une époque ancienne.

Au point de vue épigraphique le 10 est certain. Il rappelle certaines formes phéniciennes. Le signe est formé de deux traits se coupant à angle aigu (parfois l'angle est presque droit, mais c'est l'exception); l'angle est tourné vers le haut, le trait de gauche est délié, celui de droite plus large. Nous avons là une forme voisine de la forme nabatéenne, et très proche aussi de la forme syriaque, bien que ce dernier ait l'angle tourné vers la droite. La forme que nous trouvons dans les ostraca rendrait plus plausible l'origine égyptienne de ce signe, qui en hiéroglyphique a une forme très voisine de celle que nous y trouvons (1).

Pour le 5, au point de vue épigraphique, nous avons moins de certitude. Les 26 fois que ce chiffre apparaît il a toujours la même forme, les variantes n'ont aucune importance. Il est formé d'un large trait vertical ou légèrement incliné, terminé à son sommet par un trait plus délié se dirigeant vers la gauche. On pourrait à la rigueur en faire un 1, mais dans les autres écritures sémitiques le 1 est toujours un trait franc. Du reste dans les ostraca nos 1 et 2 nous trouvons les chiffres 1 et 2 indiqués par des traits, ce sont de petits traits verticaux, sans aucun appendice. La forme qui apparaît dans nos ostraca se rapprocherait aussi singulièrement de celle que nous trouvons en syriaque avec la seule différence qu'en syriaque le trait est horizontal, tandis qu'il est vertical dans les ostraca, mais nous trouvons des différences analogues dans l'alphabet et à des intervalles de temps beaucoup moins considérables (2). Si l'épigraphie laisse subsister un doute, l'étude du contenu des ostraca permet je crois de l'écarter. Parmi les intendants royaux mentionnés pour les années 9 et 10 un seul reparaît en l'an 15, un tel changement à une année d'intervalle serait possible quoique passablement étrange, si cinq ans ont passé cela est plus naturel et plus compréhensible. En l'an 15 nous retrouvons aussi le fils d'un des intendants des années 9 et 10. Ces constatations historiques venant s'ajouter aux remarques épigraphiques il me semble que la lecture 15 est assurée.

Il ne me reste plus qu'à mentionner un unique ostracon portant la date de l'an 17 (13 d'après Dussaud). Il est dommage que nous n'en ayons pas d'autres de cette année, car ce que nous y trouvons est un peu troublant et il serait bon d'en avoir une confirmation afin de pouvoir nous décider avec plus de certitude. Le commencement et

(1) Cf. MÖLLER, *Palæographie*, Nr. 623. Ce n'est qu'à basse époque que le signe devient assez différent. — (2) Cette forme est aussi celle que le chiffre 5 a dans l'écriture hiéroglyphique à partir du Nouvel Empire; cf. MÖLLER, *Palæographie*, n° 618.

la fin du chiffre sont clairs. En tête nous avons le même signe 10 que dans les autres ostraca, les deux derniers signes sont deux petits traits verticaux analogues à ceux que nous trouvons dans les ostraca n^{os} 1 et 2. Mais entre ces signes se trouve un signe étrange qui rappelle de très près le t de notre écriture minuscule. Contre la lecture 17 il y aurait le fait que le signe 5 a une forme toute différente de celle des ostraca de l'an 15, mais d'autre part on ne peut pas faire de ce signe un simple trait avec la valeur 1, car alors comment expliquer que les derniers n'aient pas eux aussi cette forme étrange et soient des traits bien réguliers. Il me semble plus normal de lire 17 tout en reconnaissant que la lecture est moins assurée et aurait besoin d'une confirmation.

Quelle que soit du reste la lecture adoptée, le fait seul que nous trouvons des chiffres sur les ostraca a une grande importance, car il nous montre que les Israélites dès la période des rois utilisaient les chiffres dans les usages courants de la vie, alors que dans les textes plus importants ou plus littéraires ils préféreraient écrire les nombres en toutes lettres. Dans leurs chiffres ils paraissent aussi assez indépendants des Phéniciens et cela nous permet d'affirmer une fois de plus l'originalité relative de la civilisation israélite.

2. Renseignements géographiques et onomastiques.

Sous ce titre un peu prétentieux, je voudrais faire quelques remarques sur les nombreux noms de personnes et de lieux qui paraissent dans les ostraca.

Noms de lieux. — On en rencontre 23 différents dans les ostraca, 17 marquent la provenance du vin et de l'huile dont parlent les ostraca, les autres indiquent l'origine de certaines des personnes visées. Une partie de ces noms se retrouvent dans l'Ancien Testament, en particulier, comme l'avait déjà fait remarquer M. Reisner dans Jos. xvii, 2 ss. et Nomb. xxvi, 28 ss. Dans ces deux passages ces noms sont donnés comme noms de personnes, mais il faut évidemment les comprendre comme ceux de subdivisions tribales de Manassé. M. Dusaud (1), qui a étudié d'assez près ces différents noms, en localise la plus grande partie avec plus ou moins de certitude. Hormis Siche

(1) Syria, VII, 9 ss.

ce sont tous des noms obscurs qu'il est même inutile de mentionner ici. Ils sont tous ⁽¹⁾ groupés autour de Samarie et de Sichem, dans le territoire de la tribu de Manassé. Fort du témoignage des ostraca, nous pouvons affirmer, ce que l'on pouvait déjà supposer a priori, que les noms donnés dans ces passages de Josué et des Nombres comme noms de personnes sont non seulement des divisions tribales de Manassé, mais simplement des localités plus ou moins importantes.

Noms de personnes. — Ils sont plus nombreux que les noms de lieux. Ils désignent tout d'abord les intendants chargés de recevoir l'huile et le vin, mais à côté de cela ils désignent aussi une autre catégorie de personnes dont le rôle n'est pas absolument sûr (cf. la fin des ostraca nos 1 et 2). Il s'agit soit de personnes qui paient leur tribut, soit de personnes qui ont droit à une redevance prise sur les denrées que l'on apporte au palais. La première de ces hypothèses est de beaucoup la plus probable.

Il y a 46 noms complets et un certain nombre d'autres plus ou moins mutilés. La bonne moitié se retrouve dans l'Ancien Testament, ainsi Akhimelek, Zakar, Haman, Yaouyada', Nimchi, Natan, Scheba'. Gaddiyaou équivaut à Gedayah et Chemaryaou à Chemaryah. Ba'ara et Gomer apparaissent dans l'Ancien Testament, mais comme noms de femmes alors que dans les ostraca ce sont des noms d'hommes ; mais ce n'est pas là un phénomène extraordinaire. Les autres noms sont nettement sémitiques et ils se retrouvent en partie dans l'onomastique phénicienne, comme par exemple Ba'alzamar. Reisner en signale un seul qui est peut-être d'origine égyptienne : 'Animes. Sans être prouvé, le fait est probable et il n'aurait rien d'étonnant à une époque où les relations avec l'Égypte étaient fréquentes et duraient depuis des siècles.

3. Renseignements administratifs.

Nous sommes très mal renseignés sur l'organisation intérieure des royaumes israélites. Nous n'avons que quelques notices un peu vagues, éparses dans les livres de Rois. Sous David le recensement ⁽²⁾ devait être probablement le prélude d'une levée d'impôts plus régulière.

(1) M. Dussaud place No'ah et Be'eryam au nord de la plaine d'Esdrelon. Cela me paraît être une erreur. C'est plus au sud qu'il faut les chercher dans le voisinage des autres localités mentionnées. La mention de Noah parmi les clans de Manassé semble bien l'indiquer (Nomb. xxvi, 33 ; Jos. xvii, 8). — (2) II Sam. xxiv, 1 ss.

Sous Salomon nous trouvons douze intendants royaux ⁽¹⁾, chacun à tour de rôle devait entretenir la cour pendant un mois avec le produit des impôts qu'il levait dans son district. Ces districts ne correspondaient pas aux divisions tribales plus anciennes et le fait était certainement intentionnel. Bien que ce système d'impôt ait été l'une des causes du schisme, il paraît bien qu'il se maintint dans le royaume de Juda comme dans celui d'Israël ⁽²⁾. Les intendants étaient chargés de faire rentrer les impôts en nature et ils les déposaient dans les magasins royaux. C'est de là qu'on les retirait selon les besoins de la cour ou des personnes, prophètes ou autres, entretenues par la cour aux frais de l'état.

Les ostraca sont le témoignage précieux de cette organisation. Ils sont comme les lettres de voiture ou les quittances des impôts en nature. Comme toutes les localités identifiées se groupent autour de Samarie et de Sichem, il est permis de supposer que seul ce district central apportait ses redevances à la capitale. Plus au nord il devait y avoir d'autres magasins royaux. Yizre'el, où le roi séjournait souvent devait en avoir, et c'est peut-être là que les villes de la plaine d'Esdrélon et de la Galilée apportaient leurs redevances.

Ce que nous savons de Salomon nous permet de supposer qu'en Israël il y avait aussi une douzaine d'intendants qui se partageaient le territoire du royaume. Les indications des ostraca ne le confirment ni ne l'infirmement. Les 9 ostraca de l'an 9 nous mentionnent 4 intendants, les 11 de l'an 10 nous en mentionnent aussi 4, mais un de ceux de l'an 9 est remplacé par un nouveau, et seul ce dernier reparait en l'an 15 où nous avons 23 ostraca adressés à 7 intendants ⁽³⁾. Nous pouvons aussi supposer que chacun de ces intendants avait son territoire déterminé ; dans l'ensemble cela va bien. Dans deux cas les intendants changent avec l'année. Nous avons trop peu d'ostraca et les identifications géographiques sont trop peu certaines pour que nous puissions même essayer de déterminer les différents districts. Il y a pourtant un cas embarrassant qui renverse peut-être toute la théorie. C'est celui de la ville de Chemida' qui en l'an 15 envoie ses redevances à la fois à trois intendants différents. M. Dussaud ⁽⁴⁾

(1) I Rois IV, 7 sqq. NOWACK (*Archæologie*, I, 313) pense qu'il y en avait 13, mais il est plus normal et plus simple de suivre les indications du livre des Rois. Cf. BENZINGER, *Hebr. Arch.*, p. 256. — (2) Cf. I Rois XVIII, 3 ss. — (3) Comme je l'ai indiqué plus haut, ce renouvellement presque complet des intendants serait très étrange s'il s'agissait de l'an 11 et pas de l'an 15. — (4) Syria, VII, 27.

pense que ce territoire se partageait entre trois districts. Ce serait un peu bizarre. La localité n'est pas identifiée, et il est impossible de délimiter les districts, je ne puis que signaler la difficulté sans chercher à la résoudre. Pour pouvoir le faire avec quelque vraisemblance, il faudrait une documentation plus abondante.

CONCLUSIONS.

Arrivé au terme de cette esquisse des résultats des fouilles de Samarie, je ne puis que m'associer pleinement aux conclusions de M. Dussaud (1) :

« Comme on le voit les résultats obtenus sont importants pour l'histoire d'Israël. En nous mettant en présence de vestiges authentiques, ils étendent et consolident notre documentation. Ils mettent en pleine lumière la grandeur de Samarie, notamment à l'époque d'Akhab. Si dévastées qu'elles soient, les ruines qui subsistent témoignent que la capitale du royaume du Nord avait le droit d'être fière de ses fortes murailles, de ses palais, de ses temples, de ses maisons particulières construites en pierre de taille. Sa richesse et sa puissance reposaient sur une organisation perfectionnée pour l'époque. L'usage qu'on y faisait de l'écriture atteste un développement intellectuel remarquable. Une telle œuvre mérite qu'on redresse le jugement porté contre Akhab par certains prophètes. »

Ce redressement les historiens d'Israël l'avaient déjà fait bien avant que les ruines de Samarie soient sorties de terre. Mais il était bon que nous ayons sous les yeux une preuve palpable de la grandeur de Samarie et de son royaume.

Les fouilles de la colline de Sebastiyeh ont été si riches que l'on ne peut que souhaiter que l'université Harvard reprenne son chantier pour achever de dégager les débris des palais et de la ville. Ces fouilles doivent se faire même si les oliveraies splendides qui couvrent toute la colline devaient en souffrir plus ou moins.

Géo. NAGEL.

Neuchâtel, avril 1927.

(1) Syria, VII, 29.